

Douceurs conjugales

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUESTIONS DE LANGUE

DERNIEREMENT, le *Conteur* demandait l'origine du mot *dérauma*. Nous l'avons trouvée dans le Glossaire des patois de la Suisse romande du Doyen Bridel. *Dérauma* veut dire décrasser, donc enlever la crasse (d'une cheminée), ôter le fumier d'une étable. On dit aussi *dérauffa*, *déroffa*, de *rauffa*, crasse.

Il fait bon s'entretenir des vieux mots, qui sont souvent pittoresques et ouvrent les yeux sur le dictionnaire actuel farci d'anglicismes. Les patois devraient être remis en honneur ; en tout cas ils ont droit à une place dans l'enseignement de la langue française, à côté du vieux-français. Il semble que la littérature veuille actuellement renouveler son lexique en recourant aux formes dialectales ou simplement locales. L'un des chefs-d'œuvre parus en 1923 n'est-il pas le roman de *La Brière*, de M. de Châteaubriant (avec un t). Et qui n'a pas la charmante histoire de *Maria Chapdelaine*, farci de termes canadiens, Nêne et bien d'autres. Je n'ai pas besoin de rappeler, cela va sans dire, nos auteurs romands, en particulier vaudois, d'Urban Olivier à Benjamin Vallotton ; le neuchâtelois Oscar Huguenin, le genevois Philippe Monnier ; le fribourgeois Sciobéret, etc. Peu de gens se rendent compte de la souplesse de la langue qu'ils parlent et de sa puissance d'expansion, de rayonnement. Il est bon de temps à autre de nous le rappeler. L'Aoustin, de *la Brière*, est toujours en route vers les *piardes*, c'est-à-dire vers les terrains cultivés. Le mot est provençal ; il signifie tout d'abord pioche (piardo).

La langue française, si belle soit-elle, vit sur un fonds très divers où l'on rencontre pas mal de barbarismes, de déformations. Nul ne s'en offusque en lisant un livre classique ou un roman à la mode, nul ne voudrait avouer ses torts. Il y a un peu de coquetterie chez le sceptique qui parle de décadence et fait de jolies phrases là-dessus. On juge surtout de l'effet produit sans trop se soucier des entretiens lexicologiques, sujet très aride en apparence. Il en est des mots comme de la mode : tant que celle-ci règne en imposant telle coupe d'habits, on se courbe, on se plie même aisément, docilement sous ses lois, mais il en sera de même quand elle reprendra un modèle ancien, suranné, auquel personne ne songeait et dont la description eût fait pousser de hauts cris. Le type vieilli deviendra la suprême élégance du jour.

En fait de langage nous ne sommes pas soumis aux décrets des grands couturiers. L'Académie française ne prescrit pas l'usage, elle le constate. Les mots, s'ils modifient leur forme dans le cours des âges suivant des règles scientifiquement contrôlées dans leur passage du latin au français, n'échappent point pour cela à ces caprices individuels, régionaux, plus forts que l'étymologie. Il est de bon usage, par exemple, d'écrire et de prononcer *charcutier*. L'élève distraît qui emploierait la forme *chaircuitier* risquerait de rater son examen. L'ordre est formel : il faut *charcutier*. Or, fait remarquer Rémy de Gourmont dans son *Esthétique de la langue française*, on a d'abord écrit régulièrement *chaircuitier*, c'est-à-dire vendeur de chair cuite (comme *fruitier*, aujourd'hui vendeur de fruit).

Le précepte bien connu : « Dites, mais ne dites pas », est un peu vieillot, il sent trop son maître d'école. Rémy de Gourmont, parlant des *Déformations de la langue française*, de Emile Deschanel, lui reconnaît des mérites théoriques, mais il signale quelques-unes de ses contradictions. Ainsi Deschanel accepte cercleux et refuse moyennéageux ; il ne recule pas devant télescoper, mais réprouve écoper. Un homme, qu'il soit universitaire ou non, professeur ou profane, ne saurait frapper d'ostracisme un mot qui ne lui plaît pas. Entendons-nous : il est bien libre de le vitupérer, bien que ses efforts pour le chasser soient condamnés à rester stériles. Vaugelas a vainement proscrit exactitude ; ce mot a prévalu sur exacteté. Que de mots bien français n'avons-nous d'ailleurs pas perdu ! On les

retrouve avec plaisir de nos jours chez quelques romanciers peignant les mœurs de province. Si Paris ne les parle pas, du moins il les lit, Paris, où le goût argotique et snobique est plus prononcé que jamais ! Cette déperdition des mots du terroir date de loin. Mercier, dans sa *Néologie* du XVIIIe siècle, a le courage de remonter jusqu'à Montaigne et remet en circulation accoutumance, bémignité, criailerie, inaccoutumé. Il avait raison : en tout cas, ces mots sont bien dans notre Dictionnaire : L'emprunt à l'auteur des *Essais* a moins réussi pour s'éjourner, longuerie, incurieux, incuriosité, encore que ces deux derniers fassent maintenant partie de l'immense collection de mots à préfixe *in* où puisent avec délices prosateurs et même poètes.

Féraud lança exorable, sans beaucoup de succès, car inexorable est tout d'une pièce en latin, tandis que ce n'est pas le cas pour des mots comme inhabituel, impérissable, etc. ; pourtant exorable a existé, il se trouve même dans les Dictionnaires d'aujourd'hui ; il y passe inaperçu, comme bien d'autres. Les mots sont soumis à la loi de l'offre et de la demande. Corneille a dit dans *Cinna* : Rendez-là comme vous à mes vœux exorable. On préfère recourir à pitoyable, dont la signification est double. Pitié, oui, mais mépris aussi dans cette apostrophe de Boileau : Quels pitoyables vers ! Bien que nuisance ait vieilli, nous l'avons souvent entendu et lu. C'est un petit mot très limpide. Alors, pourquoi ne pas s'en servir ! Il est de meilleur ton que certains de ses synonymes à l'allure douteuse et donne une rime agréable. Odeur, odorant, odoriférant sont d'usage continuels, mais le verbe *odor*, très ancien, ne s'est pas maintenu. On le rencontre cependant au XVIIIe siècle, chez Pascal : Et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. *Odorer* signifie percevoir une odeur, plus tard exhaler une odeur. Invaincu, qui date du XIe siècle dut attendre jusqu'en 1798 pour figurer dans le Dictionnaire de l'Académie française. Quel mot plus en faveur que présidentiel ! La froideur avec laquelle de bons esprits, Stapfer entre autres, l'ont accueilli, n'empêche pas sa gloire. Ponctuer une phrase musicale est assez joli, mais le sourire ne vient-il pas aux lèvres quand on lit : « Vous prendrez peut-être ce monsieur pour un chef de bureau dans quelque ministère, à cause d'un large ruban rouge qui ponctue sa boutonnière. » Montesquieu a écrit *l'Esprit des lois*. Plusieurs ont déjà examiné l'esprit des mots, en marge de la *Vie des mots* d'Arsène DARMESTETER, ce grand révélateur de la puissance du vocabulaire.

Le trésor est inépuisé, parce que inépuisable.

L. Mogeon.

Une leçon. — Dans un magasin de nouveautés pour hommes, entre un monsieur, l'air hautain, suffisant, ridiculement fanfaron. D'une voix cassante il demande des cravates.

Ses manières déstables agacèrent les nerfs du commis auquel il s'adressa, tout de même il n'en fit rien paraître et, fort poliment, étala de très jolies cravates.

— Voici, dit-il, les dernières nouveautés en fait de cravates. Elles sont d'une excellente qualité pour le prix de trois francs.

— Trois francs ? reprit le client avec mépris. Aije l'air d'un homme qui porte des cravates de trois francs ? Voyons, regardez-moi donc !

— Je vous demande pardon, monsieur, répliqua le commis avec lenteur. Les cravates de 75 centimes sont à l'autre comptoir, au fond.

Le fend-le-vent ne fit qu'un tour et sortit au galop.

Douceurs conjugales. — Comment peux-tu rester assis là à me regarder faire le dîner, et ne pas m'aider à la moindre chose ?

— Comment donc ! C'est moi qui vais faire la partie de l'ouvrage la plus difficile !

— Oui, et comment cela ?

— C'est moi qui mangerai ce que tu cuis !

Euphémisme. — L'énorme S... sort du restaurant où il vient de dévorer primeurs et plats succulents.

— Toujours la noce ! lui dit un ami en lui tapant sur le ventre.

— Mais non, insinue S... tout au plus peut-on dire de moi que j'aime beaucoup mon intérieur.

LE LANDSTURM SOUS LES ARMES

NOUS sommes en pleine période d'inspections militaires : élite, landwehr et landsturm défilent tour à tour devant les inspecteurs. Or, à ce propos, nous trouvons dans le *Courrier de Bex* la pièce de vers suivante qui a tout le mérite de l'actualité.

* * *

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Voici de nouveau l'inspection.
Pour admirer tous ces beaux hommes
On va rassembler la section.
D'un peu partout, dans la commune,
Chacun se piquera d'honneur :
On n'est pas Vaudois pour des prunes !
Du Drapeau, vaillants défenseurs,
On se remet bien sur la forme,
Avant d'endosser l'uniforme.
Bien astiqués, rasés de frais
Les « vieux » sont prêts pour la parade.
De l'honneur, ils feront les frais,
De gaies et de bonnes rasades.
Pour cette belle exhibition,
Tous montreront le plus grand zèle,
Ne pleuvront pas dru comme grêle.
Notre excellent chef de Section,
Sans morgue, quoique capitaine,
Ne remettra pas à huitaine
Pour offrir le verre au guillon.
Chacun a, dans le sang, des vieux héros la graine,
Mais ces braves troupiers évitent les fontaines,
En disant : laissons couler l'eau,
Mieux vaut boire à un bon tonneau.
— Voici des tambours, des trompettes,
Vieux durs-à-cuire qui « rouspètent ».
A part ceux-ci, les tempérants
Seront clairsemés dans les rangs.
Et, de ce fait les punitions
En cas d'urgence d'un clystère,
Nous serons bien servis, corbleu !
Voici cinq à six sanitaires
A sabres jaunes et cols bleus.
Quelques sombres tuniques vertes,
Des vieux, des vrais carabiniers.
Remarquons-les, tous sont alertes,
Mais chut !... tous sont des braconniers.
Ici, des dragons et des guides
Avec leurs plumets conquérants,
Soldats en amour, intrépides
Et gais lurons, au demeurant.
Puis voici nos « super-sous-off. »
Chamarrés de brillants chevrons.
Les amis Popol et Dodolphe
Ont agrandi leurs ceinturons.
Dans ce jour, trêve aux écritures,
Aux mariages, aux impôts.
Sauf l'imprévu, point de bitures :
L'on rentrera frais et dispos.
Ce n'est qu'une fois dans l'année,
Qu'on fête semblable journée,
Bientôt midi : Rassemblement !
Sur quatre rangs l'on se rallie :
Après lecture et boniment,
Le gros major nous licencie :
Rompez vos rangs ! — Rompons par files,
Oubliant soucis et revers,
Dinons à la Maison de Ville :
Du rôti de veau, de Travers.
Avant de lever la séance,
Nous montrerons nos beaux boutons,
Et ferons acte de présence
Chez ce vieil ami du Mouton.

Un vieux Trompette de Dailly.

Un ordre mal compris. — Un fermier, pénétrant dans son écurie, trouva son jeune fils grimpé sur le dos d'un cheval et tenant un crayon et du papier à la main.

— Que fais-tu là au lieu d'être à l'école ? lui demanda-t-il étonné.

— Je fais mes devoirs, répondit gravement le bambin, la maîtresse nous a dit de faire une composition « sur » le cheval et je t'assure que ce n'est pas facile, Coco remue tout le temps.

Entre gosses. — Oui, ma chère, je viens d'avoir bien peur ; le charbonnier est venu, il était tout noir.

— Et le nôtre, donc ! il est bien plus noir, va ! On ne lui voit que les yeux... et quand il les ferme, on ne voit plus personne.

La raison vraie. — Pourquoi, vous autres femmes, insistez-vous tant pour avoir le dernier mot ?

— Il n'y a pas là une question de dernier mot. La vérité est qu'il nous reste toujours une douzaine d'arguments nouveaux quand vous autres vous avez épuisé les vôtres.